



The Weight of Elephants

À partir de **12** ans
de la 5^e à la 3^e

Daniel Joseph Borgman / Fiction / Nouvelle-Zélande – Allemagne – Danemark – France - Suède / 2013 / 1h27 / VOSTF

Les idées fantasques d'Adrian trahissent sa solitude : il est le roi d'un monde sous-marin, d'un monde où les reflets de verres en cristal sur les murs reproduisent ceux de l'eau et où de simples tissus deviennent précieux par magie. Son imagination fantaisiste et inventive lui permet de s'évader de son quotidien et d'une réalité ô combien différente. Ni son oncle toujours déprimé ni sa grand-mère surmenée ne comprennent les jeux de cet enfant de 10 ans. Sa mère l'a abandonné dès son enfance et il est maltraité à l'école. Alors que trois enfants sont portés disparus, une nouvelle famille s'installe à côté de chez lui. Adrian développe une étroite relation avec la fille de ses voisins, Nicole, une fillette de 10 ans qui est un vrai garçon manqué, et pense qu'il est près de résoudre le mystère de ces disparitions

Réalisation :

Daniel Joseph Borgman

Production :

Zentropa Entertainments,

Film i Väst, Severe

Features / New Zealand

Directeur de la photo :

Sophia Olsson

Musique :

Kristian Selin Eidnes

Andersen

Scénario :

Daniel Joseph Borgman

Acteurs :

Demos Murphy, Angelina

Cottrell, Matthew

Sunderland, Catherine

Wilkin



Daniel Joseph Borgman est né en 1981 dans la petite ville côtière de Dunedin en Nouvelle-Zélande. Diplômé de l'Université d'Otago (Département cinéma), il part pour le Danemark et s'installe à Copenhague. Il travaille à la colorisation et aux effets visuels sur plusieurs

longs métrages. Son premier court métrage *The Man & the Albatross* (2007) a été projeté en avant-première en compétition au Festival de Locarno sélection Leopards of Tomorrow. Son deuxième court-métrage, *Lars and Peter* (2009) a été sélectionné en compétition officielle au 62^e festival de Cannes et a été nommé au Danish Film Academies du prix Robert. En 2009, Daniel a terminé la production de 3 autres courts métrages, *Behaviour*, *Kaleidoscope* et *Berik*. *The Weight of Elephants* est son premier long métrage.

Point de vue

Quand le sol se dérobe

Des enfants sur la route, une fillette en jupe rose, un homme descendu de voiture qui lui caresse la joue : le prologue au ralenti semble introduire un thriller. Accompagnant cette fragmentation narrative qui rappelle le début du thriller psychologique de Clint Eastwood, *Mystic River*, les angles de caméra et la lumière contribuent à soustraire certaines informations sur les circonstances. Dès la séquence qui suit, cette scène est réécrite, coulée dans les codes du journal télévisé : trois enfants ont disparu dans les environs. Adrian, devant la télé, s'approprie ce fait-divers, et dès lors, c'est à un portrait de ce garçon hypersensible que nous sommes conviés – d'où l'irrésolution de l'enquête malgré le retour récurrent du journal TV.

De l'intérieur vers l'extérieur, le scénario quadrille l'environnement immédiat d'Adrian, moins pour le déplier que pour montrer combien les « ouvertures » affectives en

Fiche réalisée par

Charlotte Garson,
critique et pédagogue
du cinéma



sont obstruées : dureté de sa grand-mère qui l'élève, maladie mentale de son oncle, moqueries de ses camarades... Tous les lieux où il évolue sont frappés du sceau d'une absence : celle de ses parents qui l'ont abandonné. Cette absence matrice de toutes ses autres contrariétés crée un espace vide que l'enfant peuple de projections.

C'est aussi dans cette solitude que s'ancre sa prédilection pour des êtres « différents ».



Sarah, « foster kid » (enfant en famille d'accueil) avec qui il nourrit les lapins de l'école, tend un miroir à Adrian : comme lui, elle vit sans parents, comme lui elle entretient un rapport avec le monde animal ; mais moins entourée que lui, elle prend sur elle ce rapport (elle fait le cheval en classe). Sa tendance suicidaire extériorise la mélancolie plus discrète d'Adrian, dont l'agressivité envers elle (il la vise avec le ballon) est à l'évidence une défense. Autre « différent », l'oncle Rory offre une échappatoire dans l'imaginaire via la musique de ses verres en cristal, qui ouvre les portes d'un univers de monstres marins. Le monde animal, sous les traits d'un lapin brun, incarne l'innocence bientôt perdue mais aussi, pour Adrian, une relation sans mots d'ordre ni quolibets. Dans une séquence de jeu près du toboggan, la mise en scène prend le relais de l'imagination d'Adrian : en l'absence de tout cours d'eau, musique et ralenti impriment un mouvement à la barque abandonnée où il rame.

C'est justement dans cet espace de simulation ludique (barque, toboggan, court de tennis abandonné) qu'a lieu la rencontre avec les deux jeunes voisines et leur petit frère. S'agit-il des enfants disparus ou Adrian se « fait-il un film » ? Jamais le scénario ne tranche, il explore l'entre-deux entre réalité et fiction, seul territoire que le garçon puisse habiter. Que cette zone ait valeur d'extension imaginaire apparaît dans le travail de l'espace : la maison des filles est à la fois adjacente à celle d'Adrian et clôturée, le grillage séparant deux modes de vie, deux classes sociales. Privées d'école, les sœurs restent au chevet d'une mère mourante. Comme Sarah, elles tendent au garçon un miroir de sa vie : lui qui se plaint de l'absence de sa mère est soudain face à une mère présente-absente, qui pèse lourdement sur la conscience de ses filles. Ce poids est l'une des clés du titre *The Weight of Elephants* : absents ou défaillants, les adultes exercent une pression excessive sur les enfants. D'où la violence des jeux entre garçons : coups, explosifs, cruauté envers les animaux et envers Clinton. Ce poids se traduit aussi dans la séquence du bris des verres en cristal et culmine dans le finale à la piscine désaffectée.

Cette dernière séquence peut déconcerter par l'héroïsme dont fait preuve un protagoniste auparavant peu assuré. Mais c'est au prix de ce happy end hollywoodien que se mesure l'évolution d'Adrian. Après avoir cherché auprès de sa mère, de sa grand-mère, de son oncle, de Clinton, du lapin et des filles un sol stable, le garçon doit se rendre à l'évidence : la confiance en lui ne viendra que de l'intérieur. Cette image quasi-mythique (marcher sur l'eau) constitue l'étape ultime d'une initiation à bas bruit. Le sol se dérobe enfin littéralement sous les pieds d'Adrian. Incapable au début du film de repêcher un faux poisson à la piscine, il accomplit l'impossible en sauvant Nicole. Il passe, verticalement, à travers le miroir.

Pistes pédagogiques



Réalité/imaginaire

On pourra demander aux élèves, avant la séance, de relever les occurrences du JT. On s'interrogera sur le genre du film : policier ? Thriller ? Pourquoi Adrian ne prévient-il pas son entourage quand il rencontre les trois enfants ? En quoi leur espace commun de jeu devient-il une zone imaginaire ?

Le monde animal

On relèvera les différents animaux du film : lapin capturé puis relâché, requin-ballon, cheval imité par Sarah. En quoi ces différentes présences animales sont-elles une transition vers le monde imaginaire d'Adrian ? On pourra projeter tout ou partie de *Kes* de Ken Loach (DVD MGM), dont le héros, Billy, qui souffre lui aussi de l'absence de sa mère, se prend d'intérêt pour un faucon – un animal impossible à apprivoiser mais qu'il est possible de « diriger ». Comme dans *Kes*, le rapport à des animaux pas entièrement domestiqués s'offre ici en métaphore de la situation familiale et scolaire d'enfants en difficulté : il ne s'agit plus de chercher à contrôler le monde qui les entoure mais de « gérer » les difficultés, et de conserver une part de rêve sans décrocher de la réalité.

Intérieur/extérieur

De quel mal souffre Oncle Rory, montré pour la première fois à sa fenêtre ? Sa collection de cristal matérialise sa fragilité mais aussi sa sensibilité artistique. Une fois brisés, les verres ne deviennent pas seulement des objets contondants (blessure de l'oncle) mais à nouveau une œuvre (le « mémorial » composé par les enfants).

Caméra subjective

« J'essaie toujours d'enlever tout ce qui n'est pas nécessaire à l'histoire, déclare le réalisateur. Dans ce film, le public n'a guère plus d'informations qu'Adrian. » On explorera avec les élèves la façon dont la mise en scène relaie son point de vue : surcadrages (champ en partie obstrué), ralenti, et, dans le récit, ellipses. En quoi le prologue déroge-t-il à cette règle ?

On pourra passer en classe le début de *Mystic River*, 2003, (DVD Warner Home Video) et le comparer au prologue du film projeté : dans une rue paisible, un groupe de garçons jouent et écrivent leur nom à la craie sur la chaussée. Le petit Dave n'a le temps d'écrire que deux lettres de son prénom : un homme descendu de voiture et muni d'une fausse carte de policier enlève celui qui lui apparaît comme le plus faible, la proie la plus « facile », parmi les garçons.